

# LA VÉGÉTARIENNE D'HAN KANG

## ANALYSE

LA VÉGÉTARIENNE EST LE DIXIÈME ROMAN DE L'AUTRICE SUD-CORÉENNE HAN KANG. SALUÉ PAR LA CRITIQUE À SA SORTIE EN 2007, L'ŒUVRE REÇOIT LE PRIX INTERNATIONAL BOOKER EN 2016. HAN KANG SERA PAR AILLEURS NOMMÉE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE EN 2024.

PLONGÉE DANS CE ROMAN RICHE À L'OCCASION DE LA VENUE DE LA VEGETARIANA DE DARIA DEFLORIAN, ADAPTATION THÉÂTRALE DU LIVRE, EN FÉVRIER À LA VIGNETTE.



**LA VEGETARIANA**  
DU 10 AU 12 FÉVRIER  
À LA VIGNETTE

ARTICLE ÉCRIT  
PAR CAMILLE LOTZ

« J'ignore pourquoi cette femme pleure. Ni pourquoi elle dévore mon visage du regard. Ni même pourquoi elle caresse mon poignet bandé de sa main tremblante. Mon poignet ne me fait pas mal. C'est mon cœur qui souffre. Quelque chose est bloqué au niveau de mon épigastre. Je ne sais pas ce que c'est. C'est toujours là. À présent je le sens même quand je ne porte pas de soutien-gorge. J'ai beau pousser un long soupir, ça ne me libère pas la poitrine. Des cris, des rugissement s'y sont accumulés, incrustés. C'est à cause de la viande. J'en ai trop mangé. Toutes

ces vies coincées là. J'en suis sûre. Le sang et la chair sont digérés, dispersés aux quatre coins du corps, le reste est évacué, mais les vies restent farouchement accrochées dans mon estomac.

Une fois, une seule fois, j'aimerais pousser un grand cri. J'aimerais sortir en courant dans l'obscurité, de l'autre côté de la fenêtre. Cela pourrait-il évacuer cette masse ? Est-ce que c'est possible ?

Personne ne peut m'aider.  
Personne ne peut me sauver.  
Personne ne peut me faire respirer. »

*La Végétarienne, Han Kang*

Yonghye est une femme banale, sans attrait particulier, qui remplit son rôle d'épouse conventionnelle à la perfection. Du moins, c'est ainsi que la perçoit son mari, jusqu'au jour où le quotidien tranquille et ennuyeux du couple est perturbé par un événement inhabituel : après avoir fait un rêve étrange, Yonghye change de régime alimentaire et rejette toute nourriture animale. Ce que le mari considère d'abord comme une lubie temporaire se transforme peu à peu en sujet de tension et d'incompréhension entre les deux personnages, jusqu'à affecter profondément leur mode de vie, leurs relations professionnelles et familiales. Si la première partie du roman de Han Kang entrelace le point de vue de l'époux et les cauchemars de Yonghye, à l'origine de son brusque changement de régime, les deux suivantes introduisent le regard d'autres personnages : le beau-frère de Yonghye, artiste en mal d'inspiration qui finit par concevoir un fantasme sexuel et artistique envers sa belle-sœur ; Inhye, la sœur de Yonghye,

dont les pensées occupent la dernière partie de l'œuvre et révèlent à la fois son dégoût et sa quête de réponse devant la disparition progressive de Yonghye. À travers ce récit polyphonique, tissé d'échos et de failles, nous suivons la lente métamorphose du personnage éponyme, la végétarienne, dont le corps, de plus en plus frêle, et le visage, de plus en plus mutique, semblent aspirer à une autre existence, proche de la vie des plantes et des grands arbres qui s'agitent à l'extérieur de l'hôpital psychiatrique où elle finit par être enfermée. Au creux de cette transformation inexplicable, qui fait éclater les conventions de la société coréenne et les carcans de la vie maritale, familiale et publique, les non-dits surgissent, bouleversant les relations entre les personnages. Tout au long du récit, et alors que Yonghye cherche à disparaître et à renaître sous une forme neuve, tout semble se défaire, se déliter, pour révéler les fantasmes des uns, la honte des autres, la violence d'un père, le silence d'une sœur.

**« Quand tout a-t-il commencé à s'effondrer ? »**

Yonghye est une femme banale, sans attrait particulier, qui remplit son rôle d'épouse conventionnelle à la perfection. Sa seule excentricité, relève son mari, c'est qu'elle ne supporte pas de porter de soutien-gorge : cela « lui comprim[e] la poitrine ». Le roman nous offre ici le premier indice d'un étouffement silencieux, dont la jeune femme va tenter de s'extraire en modifiant radicalement son mode de vie. La nuit où Yonghye fait ce premier rêve, de sang et de chair crue, et où son époux la retrouve prostrée devant le frigo, dans la cuisine, quelque chose, déjà, commence à se fissurer, une béance commence à se former,

à l'image de la bouche d'aération, dans la salle de bain, « trou noir au-dessus de la baignoire », où « suintait toute la tristesse de la mauvaise saison ». Le lendemain matin, Yonghye a retiré tous les sachets de viande qui s'empilaient dans le réfrigérateur. L'événement, inattendu mais encore « maîtrisable » et rationalisé par le mari, s'imisce progressivement dans le quotidien du couple, et finit par prendre une place considérable. Le matin du bouleversement, l'homme, perturbé par l'attitude de son épouse, se coupe deux fois avec son rasoir. Quelques mois plus tard, c'est elle qui se tranche le poignet, volontairement cette fois-ci, devant sa famille réunie, après qu'on l'ait forcée à avaler un morceau de viande. De l'estafade à la plaie béante, le sang ne cesse de couler dans le récit et déterre des choses gardées trop longtemps secrètes, scellées derrière les bouches silencieuses des proches de Yonghye. Violée par son mari, fouettée enfant par son père, elle se dépouille peu à peu de toute emprise avec le monde qui l'entoure, indifférente aux yeux qui scrutent sa maigreur extrême, sa nudité ou son regard vide et absent. Mais elle provoque aussi, chez son entourage, une forme de prise de conscience : son beau-frère, travaillé par l'angoisse de la « page blanche », trouve un soudain regain de créativité dans la fascination que lui procure Yonghye et la tache mongolique qui s'étoile au bas de son dos, juste au-dessus des fesses. Cette vision érotique, qui tourne à l'obsession, brise à son tour les conventions et les rôles : « Il sentait son être se fissurer sous l'effet de multiples attaques ». Le fantasme devient réalité lorsqu'il propose de filmer sa belle-sœur pendant un acte sexuel, le corps peint de fleurs aux couleurs chatoyantes.

Le roman est dominé par la présence du noir et blanc, qui fait écho au mode de vie bien rangé de la famille, du moins en apparence. Ces couleurs règnent dans l'appartement de Yonghye et de son mari : le trou noir de l'aération, le carrelage blanc, les rideaux blancs, les sacs de congélation noirs et blancs. On les retrouve dans les vêtements de Yonghye,

souvent sombres, mais aussi dans l'ombre de la chambre, une ombre qui contamine aussi les autres personnages. Que ce soit le beau-frère : « Il était sombre. Il était dans l'ombre. Ce monde en noir et blanc, d'où étaient bannies ces couleurs qu'il projetait en ce moment, était beau et placide, mais il sentait qu'il ne pourrait plus jamais y retourner », ou la sœur : « elle avait toujours l'impression d'avoir une plaie béante dans le corps – si profonde qu'elle semblait devoir être aspirée dans ce trou noir ». Mais cet univers bicolore est taché, au cours de l'histoire, par le rouge sombre du sang qui jaillit du poignet du Yonghye, ou de sa gorge lorsqu'elle rejette la nourriture qu'on lui injecte, un sang qui tache les chemises, le sol, les objets, un sang qui inonde les rêves de la végétarienne et qui l'incite à laisser la vie s'écouler hors de son corps. Ce rouge, qui brise la monotonie d'un monde en deux couleurs, se retrouve sur les grandes fleurs que dessine le beau-frère, et auquel se mêle le bleu, le jaune, le vert de la tache mongolique. Cette profusion de pigments choque, dérange son entourage, à l'exception du beau-frère qui y découvre une beauté inédite, encore inégalée : « [Yonghye] avait violemment résisté pendant qu'ils enfermaient son corps multicolore dans une camisole. » Cet éclatement lumineux semble marquer l'effondrement progressif des règles sociales pour laisser place à une forme de libération : les pensées longtemps occultées, comme les fluides corporels et naturels (sang, sperme, sueur, pluie), jaillissent et déstabilisent la façade fragile des apparences. Comme une mue, Yonghye se dépense de sa peau humaine, de son masque social, et rêve d'une fusion complète avec la nature, d'une dilution du corps dans la terre sous l'effet des pluies battantes.

#### « ...ce corps qui ressemblait à une fleur enflammée »

Yonghye est une femme banale, sans attrait particulier, qui remplit son rôle d'épouse conventionnelle à la perfection. Mais après le premier rêve, son existence humaine cède peu à peu la place à d'autres règnes, à la frontière entre animal et végétal. Son beau-frère avait « senti en elle la force d'un arbre de la forêt que nul

n'aurait jamais élagué » et pendant leurs rendez-vous, où il peint de grandes fleurs sur tout son corps avant de la filmer, il perçoit cette métamorphose, « comme un corps mutant en photosynthèse ». Leurs ébats deviennent ceux de « deux plantes géantes » et leurs corps ainsi réunis forment « deux pétales » en mouvement. Transformée en brassée de fleurs sous le pinceau du beau-frère, Yonghye s'approche un peu plus d'un état autre, qui oscille entre la mort et une nouvelle forme de vie, une renaissance : « Je n'ai plus besoin de manger », dit-elle à sa sœur, « Je peux vivre sans. Il me faut juste du soleil. » Attirée par le soleil et la pluie, elle s'y expose et s'en nourrit, au point de donner l'impression de « copuler avec les rayons du soleil, avec la brise ». La mutation touche aussi le beau-frère, travaillé par des désirs d'union « où s'entremêlaient le végétal, l'animal et l'humain » et qui, après avoir été surpris dans le lit de Yonghye par son épouse, aurait souhaité s'envoler, comme un oiseau ou un papillon. La métamorphose de Yonghye s'accroît durant son séjour en hôpital psychiatrique : « elle se tenait parmi les arbres ruisselants, parfaitement immobile, comme si elle avait été l'un d'entre eux ». Elle rêve que ses bras, plongeant dans la terre, se déploient en racine, que ses jambes, dirigées vers le ciel, s'étendent en branches et feuillages, et que de son entre-jambe pousse une gerbe de fleurs. Le devenir-végétal de Yonghye se veut pensée magique et performative : en se disant « arbre », elle le devient. Anticipant sa résurrection, elle révèle, dans un : « Bientôt, la parole et la pensée vont disparaître. Ça ne va pas tarder. »

